

## ECHOS

L'hon. M. Laurier a entrepris une nouvelle campagne électorale dans la division de Québec-Est. L'hon. M. Isidore Thibeaudeau, qui représentait cette division à la Chambre des Communes, a résigné pour faire place au nouveau ministre. Mais à Québec comme à Arthabaska, M. Laurier rencontre de l'opposition, une opposition énergique. M. Tourangeau, ancien représentant et ancien maire de la capitale provinciale, lui dispute le mandat laissé vacant par M. Thibeaudeau, et il est soutenu par tout le parti conservateur de Québec. La campagne est déjà ouverte depuis deux ou trois semaines, et l'on déploie de chaque côté une activité extraordinaire. Les deux candidatures n'ont, cependant, rien d'officiel encore, puisque l'appel nominal n'est pas fait. Il doit se faire cette semaine, le 21. La votation aura lieu le 28. Les deux partis réclament la victoire d'avance, chacun de son côté. Il est impossible de savoir à quoi s'en tenir, d'après les rapports contradictoires des journaux des deux couleurs. Il faut attendre l'issue de la bataille.

Depuis sept ou huit ans, on constate que les élections sont chaudement contestées dans un grand nombre de comtés. Dans beaucoup d'endroits, les majorités sont faibles et précaires, ce qui semble indiquer que les forces des deux partis se balancent, ou que la lutte se fait avec plus de vigueur et plus d'acharnement qu'autrefois. Quelle dépense de forces de toutes sortes!

Son Excellence le Délégué Apostolique a fait, mercredi dernier, une visite officielle au village de Sainte-Thérèse. On lui a fait une réception magnifique, comme toutes les autres localités qu'il a visitées, du reste.

La mission de Mgr. Conroy est déjà considérablement avancée, dit-on. Cependant, on ne sait combien de temps elle doit durer encore. On croit que Son Excellence fera une tournée aux Etats-Unis, en quittant le Canada.

Nous craignons d'être indiscret en parlant de l'effet produit jusqu'ici, dans notre monde politico-religieux, par la visite de Mgr. Conroy. Le terrain est brûlant, et nous ne voudrions pas nous départir de la ligne de conduite adoptée par la presse politique, qui a eu le bon goût, en général, de s'abstenir de commentaires, au sujet des incidents qui ont marqué les travaux récents de l'Épiscopat et du Délégué. Il y a eu des exceptions, toutefois; quelques journaux, conservateurs et libéraux, n'ont pas gardé une discrétion parfaite. Or, Son Excellence, paraît-il, suit de près les journaux.

Tout en voulant rester dans les bornes, nous croyons pouvoir rappeler certains traits des derniers événements, pour l'information de nos lecteurs.

D'abord, on a remarqué la correspondance entre Mgr. Taschereau et Mgr. Languevin, au sujet du juge Casault, correspondance qui a été livrée au public par Mgr. l'archevêque, en même temps que la décision de Rome, à la demande de Mgr. Conroy. Il s'agissait, on s'en souvient, de l'influence indue. Le jugement de la Congrégation romaine était laconique, bien que tranché sur le point essentiel. En résumé, ce jugement comporte que le fait d'avoir rendu la sentence en question, relativement à l'influence indue, ne constitue pas une raison suffisante pour motiver la destitution de l'hon. juge Casault comme professeur à l'Université-Laval. Or, l'Université-Laval vient d'être élevée en haute dignité par le Saint-Siège. Le langage des juges pontificaux peut prêter à des interprétations variées. On connaît la prudence proverbiale de la Cour de Rome. Il y a, entre autres, un fait remarquable, c'est que cette réponse a été livrée à la presse et aux commentaires de l'opinion, à la demande de Son Excellence Mgr. le Délégué, qui est ici l'interprète des volontés du Saint-Siège.

Ensuite, est venu le mandement collectif des Evêques, qui a fait sensation.

Ici, encore, il reste quelque incertitude. L'Église, on le sait, ne tient pas compte des controverses et des chicanes humaines. Son langage officiel est modelé sur le langage de la Bible, le livre divin, qui prête tant aux interprétations diverses, malgré sa vigueur et sa clarté. Nous n'oserions préciser la teneur du mandement de l'Épiscopat. Seulement, comme ce document est livré sans commentaires à la conscience de chacun, nous dirons la façon dont il a été compris par un bon nombre de personnes. Il apparaît, d'après cette pièce, que l'Église refuse de désapprouver ou de condamner nommément tel ou tel parti, tels ou tels hommes. Elle ne veut pas, en principe, se mêler aux luttes politiques, excepté, naturellement, dans le cas où les intérêts sacrés de la Religion sont en jeu. Elle ne croit pas devoir, en outre, dans l'intérêt de sa dignité, prendre part directement aux querelles purement humaines. Elle enseigne à tous ses enfants ce qu'ils doivent croire; puis, après leur avoir donné la formule évangélique, elle les laisse libre de se conduire, dans le chemin de la vie, avec leur catéchisme et le *Syllabus* pour guides. Il y a des opinions et des doctrines qui sont formellement condamnées et dénoncées par le *Syllabus* et par le catéchisme; ces opinions et ces doctrines sont connues des catholiques: à ceux-ci de les réprouver, et de désavouer les partis politiques qui les soutiennent, et qu'ils peuvent facilement reconnaître, avec l'aide de l'instruction religieuse qu'ils ont reçue. Voilà toute la doctrine de l'Église; elle n'a pas varié depuis Jésus-Christ. Elle enseigne de respecter l'Etat (César) et de lui obéir en tout ce qui n'attaque pas l'Évangile. En tout, néanmoins, l'Église évite d'intervenir et de se prononcer.

Le *Nouveau-Monde* n'a pas voulu publier les deux lettres relatives au juge Casault, en disant qu'il ne croyait pas convenable de livrer à la publicité des pièces de cette espèce.

On est toujours dans l'expectative et dans l'incertitude, en France. Le maréchal MacMahon persiste à garder son ministère.

On annonce que les orléanistes constitutionnels sont passés en bloc à l'opposition, et réclament un cabinet républicain. Cette démarche n'aurait pas lieu de surprendre, de la part de ce groupe. Les partisans du duc d'Aumale croient voir poindre l'Empire à l'horizon, et ils veulent prévenir les bonapartistes en se joignant à la gauche républicaine. De cette façon, ils espèrent faire accepter un jour ou l'autre le Duc pour Président. Mais que pensent de cela les orléanistes de la fusion, qui voudraient voir le comte de Paris arriver au trône par le *droit divin*, comme héritier du comte de Chambord? Le bruit court de nouveau que le duc d'Aumale machine quelque chose contre son auguste neveu, et qu'il travaille à refaire contre ce dernier, et à son profit personnel, la trahison de juillet. S'il y réussit, il y aura encore deux dynasties rivales, une fois le comte de Chambord mort: la *branche légitime*, représentée par le comte de Paris, et la *branche populaire*, personnifiée par le duc d'Aumale, lequel, du reste, n'a pas d'enfants.

La séance de jeudi, à la Chambre des députés, a été orageuse. Le duc de Broglie, chef du gouvernement, a fait un discours énergique, dans lequel il a déclaré que le Président ne prendrait pas un ministère de la Gauche. Gambetta a répondu en attaquant violemment le gouvernement. La dépêche qui rapporte ce fait dit que l'on est dans une grande inquiétude à Paris, et que l'on s'attend à des complications graves.

N.-B.—Une dépêche du câble a annoncé, samedi, que le maréchal MacMahon avait définitivement accepté la démission de MM. de Broglie et Fourtou. Les ministres doivent rester en fonction, néanmoins, jusqu'à la formation d'un nouveau cabinet.

A. GÉLINAS.

Quelques pensées du Tam-Tam :

—Les avocats vous donnent l'avis en échange de votre bourse.

Si l'on en croit les dernières nouvelles, le Sultan et son gouvernement sont résolus à faire des propositions de paix à la Russie. Un projet à cet effet doit être soumis à l'Angleterre, qui servira de médiatrice. En attendant, la guerre continue.

## LES FEMMES

Les pensées suivantes sont extraites d'un ouvrage publié au siècle dernier et devenu très-rare :

Tout le bien, tout le mal qu'on publie des femmes est de la plus exacte vérité en particulier, et faux en général: il ne faut ni se fier à toutes, ni se défier de toutes; il faut vivre avec elles, mais on ne doit s'y livrer qu'à propos. Le sexe échappera toujours à nos recherches, et ne saurait être bien connu.

Je ne sais si l'on croit faire honneur aux femmes en leur cachant toujours la vérité, sur laquelle tout le monde a des droits; mais il semble qu'on ait inventé un langage pour les entretenir. On oublie qu'une belle personne peut être une personne très-sensée; on n'entame rien de sérieux avec elle; on répond à ses questions par des fadeurs, et on la traite comme une imbécille et un enfant.

La différence qu'on remarque dans l'homme et dans la femme vient non-seulement de l'éducation, mais aussi de leur nature. Les fibres de la femme sont ordinairement plus déliées, ce qui rend les sens plus fins et le sentiment intérieur plus délicat. Cette disposition naturelle des femmes les fait préférer les objets sensibles aux êtres métaphysiques, les qualités aimables aux qualités essentielles; le brillant au solide, le luxe et le faste à la propreté et à la commodité; c'est aussi ce qui les rend sensibles à la pitié, inconstantes, légères, et souvent capricieuses. La trace qu'y laissent les objets n'étant pas assez profonde, elle est aisément effacée par une nouvelle impression, de sorte que l'objet présent l'emporte souvent chez elles sur celui qui est absent. Mais si l'homme a quelque avantage du côté du jugement et de la raison, l'avantage qu'il doit autant à l'éducation qu'à la nature, il faut convenir que le commerce des femmes bien nées est plus aimable, parce qu'elles se laissent plus conduire par le cœur que par l'esprit, et que c'est toujours le cœur qui fait le charme de la société.

Les femmes ont encore plus de ce qu'on appelle communément esprit que les hommes: elles l'ont plus naturel, parce qu'elles reçoivent leurs idées de l'impression immédiate des objets, parce qu'elles pensent et raisonnent d'après la sensation qu'ils produisent, tandis que nous adoptons follement les pensées et les sentiments des autres.

Il faut, d'ailleurs, convenir qu'elles possèdent au suprême degré la sensibilité du cœur, la douceur du caractère et l'affabilité des mœurs. Elles ont de la vivacité et de l'enjouement, elles ont le discernement des esprits; leur imagination est vive, leur goût fin, leur sentiment délicat: elles sont pénétrées de grâces et d'élégance; elles savent mieux juger que nous de la décence et de l'honnêteté. Que de titres pour mériter notre amour et nos hommages! Malheureusement, par la manière dont cette portion la plus aimable de l'espèce humaine est élevée, on ne paraît se proposer que d'en faire des êtres qui conservent jusqu'au tombeau la frivolité, l'inconstance, les caprices et la déraison de l'enfance. En leur refusant une éducation plus sensée, en ne les repaissant que de fadeurs et de bagatelles, en leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inspirant que le goût des talents frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très-réel, marqué sous les apparences de la déférence et du respect? Quel fruit avantageux la société peut-elle attendre de cette éducation? Comment des mères vaines, dissipées, pourraient-elles apprendre à leurs filles les règles de la sagesse, de la modestie? Est-ce donc là le moyen de former des citoyens, des mères de famille, des épouses capables de mériter et de fixer le cœur de leurs époux? De la musique, de la danse, de la parure et du maintien, voilà à quoi se borne l'éducation d'une jeune personne destinée à vivre dans un certain monde.

Les femmes de tout état se trouvent un jour cruellement punies de n'avoir point, dans le jeune âge, jeté les fondements de leur bien-être futur. Les plus adorées dans leur printemps sont communément les plus à plaindre dans leur automne et dans leur vieillesse. Inutiles à la société et à charge à elles-mêmes, sevrées des flatteries et des hommages auxquels leur vanité s'était accoutumée, elles tombent pour l'ordinaire dans une sombre mélancolie; une dévotion chagrine est souvent l'unique ressource qui leur reste pour jouer quelque rôle dans le monde; l'humeur noire vient remplacer en elles la dissipation, la gaieté, les plaisirs; abandonnées de la société, elles consacrent à Dieu des moments d'oisiveté, dont elles ne peuvent plus disposer d'une façon plus agréable.

Quelque fondée, cependant, que paraisse la

mauvaise opinion que les hommes ont des femmes, il serait injuste de leur jeter de n'en faire qu'une seule classe; il en est de vertueuses, de raisonnables et dignes de la plus parfaite estime. On ne doit point confondre celles qui sont sans mœurs, sans principes, avec celles dont la conduite est pure, égale, sans reproche, qui aiment leurs devoirs de femmes et de mères, et qui les remplissent dignement.

Les femmes ont ordinairement l'imagination si vive, l'esprit si léger, le raisonnement si court et si superficiel, qu'à parler en général, leur jugement ne saurait être d'un grand poids, à moins qu'il ne soit question de décider sur le goût, sur la forme et sur la couleur des habits, des ajustements et des parures. Elles ne voient, d'ailleurs, que des perfections dans tout ce qui leur plaît, et ne trouvent que des défauts dans tout ce qui a le malheur de leur déplaire. Elles ne sont donc bonnes à consulter que sur les choses d'agrément. Leur prévention, leur vanité, leurs petites passions ne leur permettent pas de juger des choses un peu intéressantes d'une manière solide et juste.

(A suivre)

## FAITS DIVERS

—La prochaine session de la Cour Suprême commencera le troisième lundi de janvier prochain.

—On s'occupe en ce moment d'établir à Montréal une succursale de l'Université Laval. M. Hamel, recteur de l'Université, était ces jours derniers à Montréal pour assurer les succès de cette affaire.

—La partie du chemin du lac Saint-Jean qui restait à faire entre Stoneham et Saint-Jean, est maintenant terminée. A l'autre extrémité de la voie, il y a deux pieds de neige. Des voyageurs sont déjà venus du Saguenay par cette route.

Des camps ont été placés le long de la route, avec deux hommes et un cheval dans chacun, et le chemin sera entretenu tout l'hiver.

UNE EXECUTION DE SORCIERS AU MEXIQUE.— Tout n'est pas rose dans le Mexique; dernièrement, plusieurs personnes accusées de sorcellerie ont été brûlées vives à Jacobo.

L'alcade, le señor Ignacio Castillo, écrivait au préfet du district de Concorda :

« J'informe votre préfecture que cette après-midi, j'ai ordonné l'arrestation, comme sorciers, de Joseph Bonilla et Diego Lugo, qui, depuis les six derniers mois, ont ensorcelé Silverter Zacharias.

« Hier, le citoyen Martin Perras, afin de chasser le diable hors de son corps, a donné à l'ensorcelé trois verres d'eau bénite. Le sousigné, indigné comme toute la population du village, a ordonné que les dits sorciers soient arrêtés et brûlés vifs. »

Le lendemain, le juge Morono, de la cour supérieure, a adressé son rapport sur l'exécution :

« A sept heures du matin, la sorcière Diego Lugo et son fils, G. Perras, ont été exécutés pour n'avoir pas guéri, comme ils avaient promis de le faire, l'ensorcelé Silvester Zacharias; les sorciers avaient été placés au centre du bûcher, autour duquel soixante hommes armés de couteaux mexicains étaient rangés en carré. L'endroit de l'exécution ayant été entouré d'une balustrade, il fut ordonné aux personnes qui, en diverses circonstances, avaient aidé les sorciers, d'allumer le feu: ce qui fut fait.

« Peu d'instants après, les sorciers demandèrent d'aller chercher leurs idoles; on le leur permit et le feu fut éteint: ils descendirent, dénoncèrent trois nouveaux complices, qui montèrent avec eux sur le bûcher. On le ralluma et, cette fois, l'exécution eut lieu sans interruption. Vous voyez, monsieur le préfet, qu'il était temps d'en finir avec ces gens pervers. Voilà comment j'ai passé ma matinée. »

ABELLES NOURRIES AU BIBRON PENDANT L'HIVER.—Un apiculteur nous disait dernièrement que le plus grand embarras des débutants en apiculture était de nourrir convenablement les abeilles en hiver, par une nourriture supplémentaire au besoin.

Beaucoup d'apiculteurs mettent cette nourriture dans des vases qu'ils placent sur la planche des ruches; d'autres répandent tout bonnement le miel sur la planche qui supporte les ruches; d'autres enfin enduisent les ruches de miel à l'extérieur et sur le devant. Toutes ces méthodes font perdre une grande quantité de miel, et, dans la rude saison de l'hiver, les abeilles, en sortant de leurs ruches pour aller prendre cette nourriture, sont en grand danger de périr.

Voici un procédé suivi par notre apiculteur canadien, qui leur permet d'alimenter ses abeilles sans perte de provision et sans les troubler :

« Je fais pratiquer, dit-il, à chacune de mes ruches, dans le sommet, un trou de deux à trois pouces de diamètre; je remplis une bouteille de miel et je lie au bout un morceau de toile un peu grossière, de manière que le miel puisse passer à travers. Je place ma bouteille en enfonceant le cou dans la ruche; le miel descend peu à peu dans la ruche, et les abeilles trouvent leur nourriture à leur aise sans être obligées de s'exposer à périr de froid, et je ne perds pas une goutte de miel. Quand ma bouteille est finie, je recommence l'opération. Depuis que j'emploie cette manière, il ne m'a péri aucune ruche. »

L'exécution de ce procédé est facile et à la portée de tous. —Gazette des Canapages.